# *Off-Shore* de Philippe Braz

## Le procès de la tragédie du capitalisme

Amadou COULIBALY

Institut National Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle (INSAAC), Abidjan-Cocody, RCI

**Résumé :** La société capitaliste, dans son fonctionnement contradictoire, est devenue le centre d'intérêt d'une partie de la nouvelle génération de dramaturges français. Philippe Braz dont les pièces revendiquent une place de plus en plus importante dans le théâtre contemporain, s'illustre comme l'un des critiques d'une société qui s'auto-détruit à cause de l'argent. Off-shore, lue sous l'angle sociocritique défini par Duchet, s'offre comme une argumentation pamphlétaire et risible qui interroge sur la place de l'homme dans la société capitaliste en dévoilant la fin d'une richissime famille poursuivie par son passé et contrainte à l'exil. Le dramaturge instruit son public sur les limites de la puissance financière mal acquise qui ne peut nullement échapper à la justice divine même si elle parvient à se jouer de celle des hommes. Il dresse un sombre tableau de la cupidité qui pousse l'homme à briser le lien social entre lui et ses semblables.

**Mots-clés :** Braz, cupidité, déshumanisation, exil, capitalisme

## Introduction

Le système capitaliste a instauré une concurrence de fait au sein de la société. Ainsi, les personnes foulent de plus en plus au pied les valeurs de solidarité qui régissaient les sociétés humaines par le passé. Désormais, l'individualisme est devenu la règle d'or dans les relations humaines où chacun ne pense qu'à soi et ne cherche que son bonheur. Cet égoïsme déforme inéluctablement le regard sur autrui et biaise les rapports interpersonnels. Cette déshumanisation de la société est perçue par Philippe Braz, un dramaturge français contemporain dont l'œuvre s'illustre tant par sa pertinence que par son actualité. Pour aider à mieux saisir la quintessence de ce théâtre, l'on se propose de mener une réflexion autour d'une de ses pièces majeures par le biais du sujet suivant : *Off-shore*[1] de Philippe Braz : le procès de la tragédie du capitalisme.

[1] Titre de la pièce publiée chez Le bruit des autres en 2005

Il s'agit de décrypter cette dramaturgie pour en tirer toutes les invectives à même de débusquer toute la charge d'accusation qui fustige le système capitaliste. En portant le regard sur les inimaginables coups-bas qui ont court dans les milieux d'affaires où il n'y a point de place pour les sentiments, Philippe Braz invite son public à se regarder à travers le prisme de la déformation que la société occidentale ne cesse de subir de la part d'un système économique qu'elle s'est elle-même choisi. Son théâtre met en jeu les rapports étriqués de l'homme à l'argent au sein de la société contemporaine. Face aux multiples enjeux du système économique libéral qui impose des règles de conduite souvent à la marge des valeurs humanistes, le dramaturge interroge à travers cette pièce, les nouveaux comportements sociaux où l'humain semble relégué au second plan. *Off-shore*, en termes plus clairs, nous invite à réfléchir à la question suivante : Quelle est la place de l'homme dans la société capitaliste ? À cette question s'arrime une autre à savoir : la société capitaliste peut-elle être juste et équitable ? L'inévitable cohabitation entre les riches et les pauvres, entre les forts et les faibles entre les idéalistes et les réalistes constitue la clé de voûte de cette dramaturgie qui s'imprègne de l'actualité, de notre actualité. En mettant en scène des personnages dans un univers quasi-carcéral, en proie à une débilitation progressive, le dramaturge donne une assise confortable à une vision apocalyptique de la société individualiste. L'analyse se fera suivant deux principaux axes qui décrypteront la portée de cette dramaturgie. Le premier axe se chargera de montrer que Philippe Braz s'adonne à une écriture de la déchéance humaine, pendant que le second axe la considérera comme celle des fins dernières.

## 1 Une dramaturgie de la déchéance humaine

L'écriture dramatique de Philippe Braz se délecte de la vie économique du modèle occidental. En portant le regard sur ce qui se passe en arrière-plan des prouesses réalisées par ceux qui ont su profiter des porosités du système capitaliste, le dramaturge s'investit dans une entreprise de dévoilement des secrets. Il apparaît à la lecture de *Off-shore*, un tableau triste de l'humanité. En effet, le regard porté par le dramaturge sur le comportement des riches vis-à-vis de leurs semblables moins nantis, révèle une véritable chute des valeurs humanistes. Cette pièce visualise la société capitaliste en pleine déliquescence qui laisse voir un renversement des normes sociales. Ce recul des valeurs se saisit à travers plusieurs cas de figure.

### 1.1 L'enrichissement illicite

La quête effrénée de l'argent et sa sécurisation par tous les moyens sont le mobile primordial de tous les efforts fournis par les principaux personnages de la pièce à l'étude. Les rapports qui lient la famille de Monsieur B. au reste de la société sont des plus étriqués. En effet, au moment où les affaires étaient à leur apogée, la famille de Monsieur B. n'avait d'égard pour personne. Tout ce qui l'intéressait, c'était d'acquérir encore plus de gains, réaliser plus de profits, oubliant que « celui qui est avide de gain trouble sa maison… » (La Sainte Bible, Proverbe 15 verset 27) L'acquisition des biens et la réalisation de profits est certes un des objectifs du capitalisme mais la manière dont la plupart des personnes s'y prennent pour atteindre cet objectif constitue le nœud gordien développé dans cette pièce écrite en bloc et qui doit être

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

lue sans discontinuer. Monsieur B. est présenté comme le propriétaire d'une société (l'Entreprise Générale d'Incinération et d'Ensevelissement), qui a construit une grande fortune dans le domaine des pompes funèbres en exploitant ses employés d'une part, et en se rendant coupable de « concussion, malversation, corruption, de détournement de fonds » (p.93). Cette fortune dont il se targue a été acquise loin des règles en la matière. Monsieur B. s'illustre comme un grand corrupteur qui peut tout se permettre. Il achète la conscience de tout le monde pour arriver à ses fins et tous les membres de sa famille le savent. Sa conduite sans scrupule lui a permis de monter son entreprise et d'amasser beaucoup d'argent « sale » comme il l'affirme si bien dans le passage suivant : « *si j'avais tremblé / je n'aurais jamais monté l'Entreprise Générale / d'Incinération et d'Ensevelissement / ne serais jamais devenu le roi des cimetières / l'empereur des concessions perpétuelles…*(p.16).

Pour y arriver, il a dû « acheter » tous les décideurs en leur faisant des largesses dans le seul but de les manipuler à sa guise. En leur donnant autant d'argent au-delà de leurs attentes, Monsieur B. se pose en magnanime très généreux. Mais en réalité, tous ses gestes de générosité cachaient des mobiles dont lui seul avait la teneur. Aucun de ses gestes n'était anodin et tous ceux qui ont bénéficié de son argent étaient dorénavant à sa solde. L'extrait suivant s'inscrit dans cette vision : « *les dîners avec les grands de ce monde / les politiques / les aspirants politiques / les apprentis politiques / qui venaient nous manger dans la main / en contractant les sphincters de leur cul / pourtant la carte bancaire / le crédit illimité » (pp.32-33).*

L'exemple de Monsieur B. est symptomatique des coups-bas qui s'opèrent dans le milieu des affaires. Le système capitaliste, tel que dépeint par Philippe Braz, ne laisse aucune place à l'acquisition honnête de l'argent. Sur le chemin de l'enrichissement, l'homme oublie son prochain et s'oublie lui-même au point de fouler aux pieds les vertus élémentaires de l'humanisme. La course à la fortune apparaît en définitive comme une jungle dans laquelle les plus forts écrasent et neutralisent les plus faibles. Le quêteur n'a plus de sentiments parce qu'il est porté par cette envie de gagner encore et encore de l'argent qui devient le signe extérieur de la puissance. Mu par l'insatiabilité financière, il devient méfiant et soupçonne tout le monde comme de potentiels adversaires et/ou ennemis à abattre. Les pots de vins et les dessous de table sont devenus les normes de l'enrichissement dans le cadre du système capitaliste.

En fin de compte, le capitalisme, vu sous l'angle du prisme de Philippe Braz, déforme l'homme en le rendant insensible, voire sans cœur à l'image de Monsieur B. qui, malgré ses déboires présents, ne semble pas regretter outre mesure son passé. Bien au contraire, il en est fier et le clame avec triomphalisme à la page 15 « *une vie entière sans trembler* ». Aussi souhaiterait-il inculquer cette attitude à sa descendance puisqu'il pense qu'elle est bonne. C'est en cela qu'il fustige la conduite de ses enfants qu'il trouve veules et sans audace : « *arrête de trembler / un homme qui tremble / je ne le supporte pas / surtout s'il s'agit de l'un de mes fils » (p.15).*

En termes plus clairs, Monsieur B. craint que l'empire financier qu'il a bâti à la marge des normes morales ne s'écroule avec sa mort faute d'héritiers capables de résister à la jungle des milieux d'affaires. Il pense indirectement pouvoir encore jouir de sa fortune à titre posthume. Aussi est-il déterminé à la conserver envers et contre tout. Cet

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

attachement excessif à l'argent entraîne inéluctablement des crimes de toute nature. Monsieur B. s'est illustré comme un véritable criminel économique puisqu'aucun de ses actes en tant que capitaliste n'est gratuit encore moins fortuit. C'est en cela que durant toute sa carrière, il a usé de corruption, de détournement et de blanchissement de capitaux, d'assassinats de concurrents ou de collaborateurs habilement dissimulés pour asseoir sa puissance au point de ne plus redouter « *les trompettes du jugement dernier* » (p.38). Ainsi ce personnage se croyant tout permis, vit dans l'illusion que l'argent peut tout et que celui qui en dispose à profusion, tient les rênes du pouvoir dans ce monde. Et comme il tient à rester un des maîtres du monde même dans sa tombe, il veut s'assurer que la gestion de son argent se fera comme il le souhaite, après lui.

En somme, la mauvaise acquisition de l'argent de Monsieur B. est un délit que la société devait punir même s'il feint ne pas savoir ce qui lui est reproché : Mais contre toute attente, il n'a nullement été inquiété par la justice de son pays ; ce qui lui donne de jouir d'une impunité qui semble aussi être une des caractéristiques essentielles du système capitaliste.

### 1.2 L'impunité

La vie exilique de la famille de Monsieur B., loin d'être une punition pour les nombreux crimes commis dans son pays d'origine, est plutôt un acte d'échappatoire à la punition. Lorsqu'il a eu ses démêlées avec la justice et pour ne pas subir les rigueurs de la loi, il a bénéficié des complicités de certaines de ses connaissances pour disparaître du pays sans laisser de traces « *ils m'avaient assuré que j'aurais l'impunité / si je me réfugiais dans ce pays où les pierres sont / des braises…* » (p.37). Dans son refuge loin de son pays natal, il devient un observateur de son procès. Jugé par contumace, il n'a plus rien à craindre, quel que soit le verdict de son jugement. Toutefois, il est loin de jouir de la sérénité dont il rêvait en fuyant son pays pour se cacher à l'autre bout du monde. Il en éprouve une grande souffrance intérieure qui le remonte plus encore contre tous ceux qui, hier, étaient à sa solde et aujourd'hui sont devenus ses bourreaux. Monsieur B., très nostalgique, s'estime trahi et regrette l'ingratitude des personnes qui ont eu à bénéficier de ses largesses par le passé. C'est avec beaucoup d'amertume qu'il découvre à ses dépens qu'il n'est plus le maître de la situation et il s'en veut comme le confirme le propos suivant : « *j'aurais dû me méfier / ils n'ont jamais eu aucune parole* » (p.37).

Au faîte de sa gloire, Monsieur B. était le seul maître de son destin. Ses désirs étaient des ordres et il n'avait rien à craindre car sa puissance financière était telle qu'il se considérait comme un dieu sur terre. Son fils Adolphe le dit sans ambages lorsqu'il le désigne comme « *le chef d'entreprise qui tenait le monde / des affaires et de la politique / par les couilles* » (p.102). En outre, il réussissait toujours à se tirer d'affaire lorsqu'il devait répondre de ses actes devant la justice comme le prouvent les répliques suivantes : « *écoute / au tribunal lavé de tout soupçon / soutenu par mes pairs* » (pp.40-41). En cela, il était toujours assuré du soutien des autres riches. Cette solidarité dans le mal apparaît comme une règle de conduite dans le monde capitaliste. Tout porte à croire qu'il a négocié en personne les termes de son exil pour disparaître sans laisser de traces et se faire oublier pour ne pas être inquiété outre mesure. Il se moque à la

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

limite de la justice des hommes dont il n'a plus rien à craindre. Se trouvant aujourd'hui « nulle part », dans un pays lointain (off-shore) et l'abri de toute poursuite judiciaire de son pays, le tout-puissant homme d'affaire et toute sa famille sont néanmoins la cible d'une autre justice. En effet, ils sont hantés par une ombre qui fait le pied de grue devant le domicile de leur exil doré. Cette présence inexpliquée et incompréhensible constitue une menace pour la famille de l'un des ex-maître du monde qui se croit encore inattaquable. Monsieur B. pense qu'il a été trahi par quelqu'un et ne comprend pas la présence gênante de cette femme qui certainement, symbolise la justice divine car il avait pris toutes les précautions humaines pour « disparaître » définitivement et de son pays, et de la mémoire collective de ses concitoyens. Aussi s'interroge-t-il : « *Comment ont-ils pu me retrouver/ qui leur a dit où j'étais/ suffisamment terré/ pourtant/ au bout de l'exil/ impossible d'aller plus loin/ impossible d'avancer/ impossible de reculer » (p.34).*

Ce personnage ne peut comprendre ce qui lui arrive dans la mesure où il a fait tout ce qui était dans les limites de l'humainement possible pour être oublié des gens. Grâce à son argent, il a pu se soustraire de la justice des hommes en se payant un exil doré, hors de portée de ceux qui veulent le voir payer pour ses crimes passés. Le propos ci-dessus laisse entrevoir que si la possibilité s'offrait à lui, Monsieur B. était prêt à payer pour aller encore plus loin mener une existence paisible, attendant sa mort prochaine.

Au total, Monsieur B. est le prototype du capitaliste qui ne recule devant rien et qui tire le meilleur des leçons machiavéliques du patronat. Il fait un usage excessif du pouvoir que lui procure l'argent. Il utilise son argent pour contourner la loi qui est sensée s'appliquer indistinctement à tous les hommes. Grâce à l'argent, il devient intouchable et jouit alors d'une totale impunité. Sa famille et lui sont à l'abri de toute menace de la part des autorités politiques et judiciaires et il ne pouvait en être autrement puisque certainement celles-ci ont eu à un moment ou un autre à bénéficier de la fortune de Monsieur B. Cette vision est partagée par Fabien Richert qui, dans un article, soutient que « *le capital est tenu de modeler les individus à sa convenance* » *comme* pour dire que personne, sans distinction de rang social, ne résiste à l'argent. En conséquence, il ne saurait y avoir d'indépendance de la justice si elle est à la solde de ceux qui détiennent le pouvoir financier. En capitaliste averti, Monsieur B. s'était depuis longtemps préparé (peut-être inconsciemment) à cette possibilité. Sa puissance financière l'avait placé au-dessus de la loi par le passé. C'est en cela que ces nombreux crimes passés ont été volontairement couverts et qu'il a pu passer entre les mailles du filet de la justice pour s'exiler et ne jamais répondre des actes qui lui sont reprochés. Cette situation consacre une injustice sociale qui montre que tous les hommes ne sont pas égaux et qu'il existe une loi pour les riches et une autre pour les pauvres. Là où les riches s'en tirent à bon compte, les pauvres y laissent certainement leur vie.

Ce déséquilibre social est l'expression d'une ségrégation entre les hommes. D'un côté les riches qui ont le pouvoir de faire tout ce qu'ils veulent sans être inquiétés et de l'autre, les pauvres qui sont les éternels victimes des dérives de la puissance des riches. Ces derniers, de par leurs actes, manifestent souvent une misandrie qui amène à s'interroger sur les rapports interhumains dans la société capitaliste.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

### 1.3 La misandrie

La société dans son fonctionnement quotidien, montre des signes d'une difficile collaboration entre les hommes. La solidarité et la fraternité humaines tendent de plus en plus à disparaître et à céder la place à une lutte sans merci entre les individus au point d'instaurer une atmosphère de jungle où chacun s'impose par la force. Plus qu'hier, la société capitaliste apporte aujourd'hui de l'eau au moulin de Thomas Hobbes, traduit par François Tricaud (1999, p.175), qui a vite compris que « l'homme est un loup pour l'homme. »

Les règles du système capitaliste telles qu'épinglées par Philippe Braz, ne laissent pas de place aux valeurs morales et humanistes auxquelles l'on était en droit de s'attendre dans la société. En effet, elles font sourdre des comportements inhumains qui sont métonymiques de la dépréciation de la personne humaine. Les valeurs humanistes sont foulées au pied au point d'amener le lecteur/spectateur à se demander si tous les hommes sont vraiment égaux. La division de la société en deux classes antagonistes est une des conséquences du capitalisme. D'un côté il y a les bourgeois qui détiennent la puissance financière et de l'autre, les prolétaires qui sont obligés d'être exploités par les premiers. Les riches, aveuglés par leur insatiable désir de gagner et toujours gagner de l'argent, ne regardent plus ceux qui travaillent pour eux comme des êtres humains ; bien au contraire, ils sont traités comme des bêtes ou des machines. Pour les riches, le plus important reste le gain quels que soient les moyens employés pour y parvenir. Plusieurs indices textuels expriment cet état de fait. L'attitude de Monsieur B. traduit avec assez de force cette propension des riches à considérer les pauvres comme des sous-hommes dont ils peuvent disposer comme bon leur semble. Son fils Adolphe le lui rappelle avec emphase et fierté à travers les propos suivants : « je me souviens de tes paroles/ je les tiens par les couilles/ tous/ et je ne les lâcherai pas/ et plus ils se débattent/ plus je serre/ toi le flair/ l'audace/ l'intelligence/ le bourreau de travail/ capitaine d'industrie/ doté d'un sens de l'entreprise/ encensé par la presse/ économique/ qu'est donc cette femme/ par rapport à toi/ apporte-lui la réponse que mérite/ une telle insolence » (p.102).

Cette intervention du fils aîné révèle l'étendue des pouvoirs dont disposait le père, considéré à la limite comme un surhomme capable de tout faire. Au faîte de sa gloire, Monsieur B. était presque déifié tant par ses proches que par tous ceux qui le côtoyaient. Son immense fortune l'a rendu intouchable à tel point que ses désirs étaient considérés comme des ordres qui devaient être appliqués sans état d'âme. Aussi était-il inconcevable qu'il soit contrarié ou amené à faire face à une quelconque opposition. Tout acte contraire à la volonté de Monsieur B. et de nature à écorcher son honneur doit être puni à la dimension de son audace.

Grisé par la fortune, le richissime homme d'affaires s'est enfermé dans une tour d'ivoire où il n'a plus de commune part avec ses semblables. Le sentiment de supériorité qui l'habite, l'amène à fuir la proximité et/ou la compagnie de ceux qui ne sont pas de la même classe sociale que lui. Cette folie des grandeurs se traduit par les propos et les actes misanthropiques dont il fait régulièrement montre dans ses rapports avec les autres. En cela, l'on est en droit de croire que l'argent pousse les riches à mépriser les pauvres. L'on veut pour preuve ces quelques invectives de Monsieur B. : « tu vas

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

m'abattre cette chienne/ qu'on en soit débarrassés/ ce sera un accident / un accident stupide/ pléonasme/ imbécile »(p.19).

Ce propos métaphorique qui assimile la femme qui hante la famille de Monsieur B. à une chienne, est assez expressif de la haine que cet homme voue à l'espèce humaine. Cette animalisation de l'être humain traduit qu'en dehors de sa famille, pour le riche il n'existe plus d'hommes sur la terre. Même il considère son domestique Pisar comme un « fils de chien crevé »(p.21) à qui il n'est pas permis de se mêler des affaires de la famille au risque d'être sévèrement puni comme le prouve la mise en garde suivante : « toi file et si tu répètes un seul mot de ce que tu/ as entendu ici/ je t'arrache la langue/ avec mes ongles »(pp.26-27).

Tous les autres ne sont que des animaux qui peuvent être impunément tués et dont la mort sera considérée comme un banal accident. Avec son argent, Monsieur B. se permet tout, allant même jusqu'à justifier tous ses actes et personne n'a le droit de refuser ou de dire le contraire de ce qu'il veut comme c'est le cas entre lui et son fils à la page 21 :

**Monsieur B.**
Tu as une dette envers moi
comme j'en ai eu envers mon père
**Abel**
Ton père ne t'a jamais demandé de tuer
quelqu'un
**Monsieur B.**
S'il me l'avait demandé
je l'aurais fait
sans une hésitation

De tels excès poussent sa femme à essayer de le rappeler à la raison mais Monsieur B. reste inflexible. Sa misandrie se double d'un orgueil narcissique qui met à nu la mégalomanie à l'état pur qui le caractérise :

**Ma'**
Vous ne devriez pas le maltraiter ainsi
**Monsieur B.**
Elle prétend que je maltraite Pisar
je suis assez bon pour l'accepter
chez moi
dans ma maison
je daigne être servi par cet homme
aux mains malpropres
à l'haleine écœurante
aux bras rongés de dartres
et de verrues suintantes( p.27).

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

En se comportant comme s'il n'avait pas besoin des services de Pisar, Monsieur B. se met dans une posture de haine vis-à-vis de quelqu'un dont il ne peut pourtant pas se passer les services. Cette attitude est caractéristique des rapports énigmatiques que les riches entretiennent avec leurs collaborateurs pauvres. Les propos injurieux de Monsieur B. traduisent avec beaucoup de force, l'idée que les riches se font des pauvres qu'ils ne considèrent même pas comme des personnes ; ce qui ouvre la voie à leur exploitation.

En se croyant propriétaires des pauvres, les riches cherchent à tirer le meilleur profit d'eux sans égard à leur statut d'humain. Ces derniers, traités comme de véritables esclaves des temps modernes, sont obligés de satisfaire tous les besoins de leurs maîtres. Au total, la misandrie exprimée par la classe bourgeoise envers les moins nantis se manifeste par la haine viscérale, la maltraitance, l'homicide, l'insensibilité et l'exploitation. Toutefois, le théâtre de Philippe Braz ne se limite pas seulement à présenter la dépréciation humaine dans la société capitaliste. Il se présente également comme une dramaturgie qui fait un gros plan sur les fins dernières.

## 2 Une dramaturgie des fins dernières

*Off-shore* s'attache à présenter les derniers instants de vie d'une famille bourgeoise comme conséquence de tous les actes qu'elle a posés au moment de son apogée. Cette pièce apparaît comme un compte-rendu du procès qui la providence fait à la bourgeoisie contemporaine. Au crépuscule de sa gloire, la richissime famille du puissant homme d'affaire Monsieur B. s'est vue contrainte de fuir loin de son pays pour ne pas payer pour ses actes délictueux. Cette vie exilique qui devait lui permettre d'échapper à la justice de son pays et bénéficier d'une impunité, apparaissait à ses yeux comme un paradis (ce qui justifie le titre de la pièce). Mais contre toute attente, la famille va vite déchanter et vivre un cauchemar qui constitue une véritable descente aux enfers en trois étapes.

### 2.1 La solitude

L'exil de la famille de Monsieur B. est synonymique du brisement des liens sociaux provoqué par la conduite immorale de ses membres. Tout le comportement du chef de famille traduisait une certaine suffisance qui l'a amené à mettre à mal les rapports avec ses semblables. En effet, l'arrogance de Monsieur B. apparaît comme l'expression de quelqu'un qui croit n'avoir besoin de personne. Nul doute que dans sa carrière, il a occasionné beaucoup de frustrations chez plusieurs personnes. L'accumulation de ses délits ayant atteint des proportions graves, a provoqué la réaction de la justice qui s'est mise à sa poursuite. N'ayant d'autre alternative que de fuir très loin pour éviter d'être dépouillé de ses biens et de purger de lourdes peines, il s'est exilé avec sa famille dans un pays très lointain où il n'avait plus de contact avec d'autres personnes. Cette nouvelle vie en vase clos où ils sont de véritables inconnus semble mieux indiquée puisqu'auparavant, ils ne cachaient pas leur misandrie. Leur haine pour l'espèce humaine qu'ils ont eu à manifester dans leur pays d'origine est restée intacte dans leur pays d'accueil où ils se voyaient toujours supérieurs et donc inaccessibles. Aussi sont-ils restés à la marge de la société, enfermés dans leur tour d'ivoire. N'ayant aucun

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

rapport avec personne d'autre en dehors du cercle familial à l'exception du fils aîné Adolphe très libertin, Monsieur B. et sa famille sont en permanence enfermés dans leur domicile, sans aucun échange avec l'extérieur.

Esseulée dans son « bunker » et loin des autres hommes, la famille de Monsieur B. mène une vie quasi-carcérale. Avec beaucoup de regrets, ils sont obligés de réapprendre à vivre dans des conditions auxquelles ils ne s'attendaient certainement pas, si l'on s'en tient à cette annonce de leur domestique Pisar : « *Je tiens à vous informer que les toilettes de la / maison sont bouchées* » (p.46) et « *Les toilettes de l'étage ainsi que celles du rez- / de-chausséee sont remplies de vos excréments* » (p.47) La didascalie initiale signale qu'il s'agit d'une « demeure dans un pays lointain » (p.9) en contraste totale avec la vie paradisiaque à laquelle ils s'étaient accoutumés dans leur pays d'origine. Démunis de toutes les commodités d'antan, cette nouvelle forme d'existence ne convient à personne comme l'attestent ces propos d'Abel, le fils cadet : « *Il n'y a aucune ombre dans ce pays* » (p.11), « *Partir d'ici/ c'est la seule chose que je veux/ je la désire de toute mon âme* » (p.14), « *… ce pays ne devait figurer sur aucune carte de la/ terre/ cela ne m'étonne pas qu'ils t'aient accepté* » (p.18), « *Le sommeil a fui mon cerveau/ je rêve debout qu'il neige comme autrefois / …/ là-bas/ que les flocons volettent autour de moi…* » (p.20). Tous les mouvements y sont restreints au point que même le domestique ne peut plus faire l'entretien de la maison. Devenus tous pusillanimes, les membres de la famille B. n'ont plus confiance en personne et ont peur de tout ce qui vient de l'extérieur. Leur maison est désormais la seule réalité de leur existence. Cette condamnation à rester sur place et tourner en rond sur soi-même, apparaît en définitive comme une sanction pour des personnes qui étaient habituées à beaucoup se déplacer soit dans le cadre professionnel, soit pour des convenances personnes. La situation est d'autant plus difficile à supporter pour Monsieur B. qui était accoutumé à un ballet incessant de courtisans au moment où il était encore très prospère. Aussi veut-il effacer son sombre passé qui le rattrape et le punit pour tous ses écarts de comportement. Il éprouve beaucoup de regrets à cause de sa solitude et tente vainement de réécrire l'histoire de sa vie :

*…*
*le passé n'existe pas*
*j'abolis le passé*
*disparais passé*
*revenez*
*mes larbins*
*mes courtisans*
*revenez*
*braves gens qui virevoltiez autour de moi*
*en permanence*
*qui étiez prêts à me donner votre femme*
*votre fille*
*votre grand-mère*
*revenez*
*petits marquis qui vous gonfliez d'importance*
*dès que vous étiez dans mon sillage*

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

*qui vous dressiez sur la pointe des pieds pour*
*être vus de moi*
*revenez*
*…*
*revenez tous*
*et toutes* (pp.38-39).

Cette nostalgie de la chaleur humaine qui lui fait défaut amène Monsieur B. au bord de la dépression. Son souhait est paradoxal dans la mesure où autant il veut des personnes autour de lui, autant il leur témoigne du mépris comme le lui rappelle sa femme : « *…vous avez chassé tout / le monde/ autour de vous* »(p.46). L'insatisfaction de ce désir dans le nouveau contexte d'existence de Monsieur B apparaît comme un double supplice. En effet, en plus de souffrir de son exil, il doit aussi faire face au vide humain qui s'est créé autour de sa personne comme il le reconnaît lui-même à la page 120 lorsqu'il déclare « *seul contre la terre entière* ». Malgré la barrière imaginaire qu'il a dressée entre lui et ses semblables, ce personnage a fini par comprendre que l'homme ne peut vivre sans d'autres hommes et qu'en aucun cas, l'argent ne peut remplacer un être humain. Cette solitude du personnage principal et de sa famille les rend vulnérables parce qu'ils prennent conscience de leur état d'êtres mortels qui peuvent être à tout moment victimes d'un quelconque règlement de compte.

### 2.2 La hantise de la mort

La mort est redoutée par Monsieur B. et sa famille. Dans cette pièce, elle est symbolisée par une femme qui trouble leur vie depuis qu'ils ont été contraints de s'exiler loin de leur pays. Comme une détective, elle les a pistés et les a retrouvés dans leur nouvelle vie qu'elle ne cesse de hanter. Cette présence insolite est diversement interprétée. Si Monsieur B. et ses garçons voient en elle une menace à neutraliser au plus vite et par tous les moyens, son épouse pour sa part, trouve qu'ils ont affaire à une « sainte », à « un souffle des anges » (p.22) qu'il faut vénérer et à qui il faut réserver bon accueil. Quant à Abel, leur fils cadet, il voit en elle « la vapeur qui s'élève à midi sur le bitume surchauffé »(p.72). Seul Adolphe la reconnaît comme « la mère des gamines, les deux jumelles » (p.72) qu'il a violées et tuées. Cette divergence d'appréciation de la présence de la femme en question, montre la division au sein de la famille comme pour montrer que face à la mort, chacun se défend comme il peut, si l'on en croit la réplique suivante de Ma' : « *Si cette femme n'est pas la sainte que j'attends / alors c'est qu'elle est venue vous chercher vous / laissez-la vous prendre ne résistez pas / livrez-vous / qu'on en finisse »(p.34).*

L'épouse de Monsieur B. croit donc comprendre la présence de la femme. Pour elle, c'est son mari seul qui est la cible ; il doit avoir par conséquent le courage de répondre de ses actes parce que personne dans sa famille n'est disposé à payer pour lui.

La hantise de la mort fait souffrir Monsieur B. qui la détecte partout : « *chaque nuit en rêve j'entends le bruit de milliers/ de pelles qui résonnent à l'intérieur d'un millier/ de trous* », « *je meurs de soif/ je meurs de tout* », « *… Pisar a un regard vicieux de paysan toujours prêt à vous sabrer la tête d'un coup de sa machette…* »(p.23). Il apparaît en définitive comme un homme ayant perdu la raison, ce qui l'amène à se méfier de tout

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

le monde. Il est tourmenté par la mort alors qu'en son temps, il a donné la mort à d'autres hommes et c'est grâce à la mort qu'il s'est bâti le puissant empire financier dont il se targue avec tant de fierté. Il est devenu très frileux devant la mort alors qu'il n'y a pas trop longtemps, il se croyait « *au-dessus du lot/ au-dessus des lois/ au-dessus de tout* » (p.46). Cette représentation loufoque de Monsieur B. montre que tous les hommes finissent par être égaux devant la mort dans laquelle s'évanouissent tous leurs projets et statuts. La mort est donc une menace que rien ne peut effacer, même pas l'argent. La lutte que mène en vain Monsieur B. contre la mort, est risible d'autant plus que lui-même physiquement diminué et donc incapable de l'affronter, place tous ses espoirs dans ses enfants qui sont plus incapables que lui. Il apprend à ses dépens qu'aucun pouvoir ne saurait épargner personne de la mort et que « tous les hommes sont mortels ». Aussi, sa personne ne saurait en être une exception.

Il est traqué par la mort jusque dans son exil où il espérait avoir le contrôle sur toute chose, sans exception aucune. Malheureusement pour lui, tout va de travers comme pour montrer l'impuissance de l'homme face à la mort. Cette situation d'échec de l'homme face aux forces de la nature est bien résumée dans l'aveu de la mère à son fils Abel aux pages 28 et 29 : « *dans ce pays/ rien n'a de forme précise/ on saisit une main qui se tend vers vous / et c'est la griffe d'un puma qui vous déchiquette/ et vous estropie à jamais* ».

En fuyant la justice de son pays, la famille de Monsieur B. se croyait à l'abri de celle de Dieu. C'est avec une grande déception qu'elle va comprendre que nul ne peut se soustraire de la menace et du pouvoir de la mort qui ne sont limités ni dans le temps ni dans l'espace. Elle est informe, insatiable et sans remède et n'a d'égard pour personne. Pourtant, dans l'entendement de l'épouse du riche Monsieur B., l'homme devait pouvoir choisir sa manière de mourir comme elle le dit avec beaucoup d'amertume : « *…on voudrait pouvoir marcher vers le temple des/ morts aussi légèrement que sur un tapis de plumes* ». Pour elle certainement, la manière de mourir doit refléter la situation sociale de la personne. Elle souhaiterait bénéficier d'un traitement de faveur face à la mort à cause des habitudes acquises au cours de sa pompeuse existence puisqu'elle croit que la mort est influençable.

Pour sa part, Monsieur B. se rend compte que la marche vers la mort est irréversible et il n'y peut rien. Il reconnaît son impuissance à y faire quoi que ce soit ; aussi déclare-t-il : « *je ne contrôle rien/ et la vie coule sans arrêt/ entre mes doigts* » (p.46) avant de sombrer dans le délire : « *Je suis traqué en ce moment même/ par cette folle qui en veut/ à ma fortune / à mon honneur* »(p.87). Cette menace de la mort qui trouble la quiétude de la famille B. n'est pas seulement aussi lointaine qu'ils le pensaient. Elle est même très proche et émane de Pisar le domestique qui lui non plus, n'a pas été épargné par les excès de Monsieur B. et de ses proches. En voyant que le temps lui était favorable pour assouvir sa soif de vengeance, Pisar se montre de plus en plus menaçant à l'égard de Ma' : « *Ma femme est morte/ et bientôt ce sera votre tour/ votre tour de mourir* » (p.55), « *On dit que c'est vous qui l'avez tuée / que vous l'avez empoisonnée* »(p.56), « *je sais que les fauves de la nuit sont sortis / les fauves qui hantent la nuit / pour annoncer / la fin / ils sont sortis / voilà peu* », « *Ici, le début n'est jamais éloigné de la fin / les fauves de la nuit / rôdent*

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

*autour de la maison…* »(p.58). En évoquant « la nuit » dans son propos, le domestique faisait allusion à la mort qu'il voyait très proche et prête à emporter en l'espace d'une nuit, toute la famille de ses employeurs. Il se présente ainsi comme le prophète ou l'instigateur de cette mort imminente.

Au-delà de Ma', Pisar avait aussi des griefs contre chaque membre de cette famille et il entendait bien saisir l'occasion qui se présentait à lui pour faire payer le prix fort à chacun. Aussi avertit-il Adolphe en ces termes : « *C'est un avertissement/ l'annonce de la nuit qui vient/ pour toi* » (p.70). À Monsieur B., il est sans détour dans ses dires : « *Vous ne pourrez pas vous échapper / tout ceci vous l'avez créé* » (p.96)

En définitive, la mort a eu raison de toute la famille en un seul jour. Les deux fils sont morts asphyxiés dans le tunnel, la mère a été tuée par son propre mari qui, lui, a été assassiné par le domestique. Ayant tous disparu le même jour, qu'adviendra-t-il de toute cette fortune qu'ils ont laissée ?

### 2.3 La déshérence

La mort ayant emporté tous les membres de la famille de Monsieur B. qui plus est, vivait en exil, laisse le champ libre à Pisar pour arriver à ses fins. Après avoir été pendant longtemps au service de cette famille, il a consenti d'énormes sacrifices en supportant tous les coups qu'elle lui portait. Mais il n'a pas pour autant oublié les frustrations qu'il a subies en étant dans le sillage de la bourgeoisie égoïste et méchante. Sa dignité y était régulièrement bafouée et il a eu à perdre également sa femme. Étant le seul survivant dans cette maison et le seul témoin de la famille disparue, Pisar qui avait commencé à prendre goût à l'argent, a su que l'heure était venue pour lui de profiter de la fortune laissée par ses anciens employeurs, loin de toute convoitise. En l'absence d'héritiers légitime, il a l'occasion de voir se réaliser sa volonté profonde comme il l'avait fait savoir à Ma' de son vivant : « Ce n'est pas votre corps que je veux/ c'est votre mort/ vos voitures/ votre mort/ votre compte en banque/ votre mort/ vos résidences/ votre mort/ vos chaussures de luxe/ vos bijoux » (pp.103-104

Toute la fortune accumulée au cours des années par Monsieur B. se trouve de façon inattendue entre les mains d'une personne « étrangère » à sa famille biologique. Pourtant, rien ne présageait un tel cas de figure si l'on s'en tient à la nature des relations qui existaient entre Pisar le domestique et ses ex-patrons. Face à ce qui s'apparente à un suicide collectif, la seule personne encore en vie qui connaissait les disparus et qui détenait tous leurs secrets n'était nul autre que le domestique qui a vu échoir dans ses mains, comme une donation de la providence, une immense fortune.

La méchanceté de Monsieur B. provoquée et entretenue par sa trop grande propension à accumuler de l'argent, a entraîné sa perte et celle des siens. Leur brusque disparition le même jour loin de leurs terres d'origine, apparaît comme le verdict du procès de la cupidité. L'argent sale, acquis aux antipodes des normes morales, a fini par constituer un goulot d'étranglement qui a asphyxié toute la famille. Contrainte de fuir son « paradis » pour se réfugier dans « l'enfer » à l'étranger, toute la famille paie le lourd tribut d'un père qui se croyait au-dessus de la race humaine. L'exil de la famille est perçu comme l'élément déclencheur de sa déshérence parce qu'elle n'avait plus son destin en main. Loin des siens, la famille exilée ayant rompu tout lien avec

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

sa parenté restée au pays, a préparé le lit pour de la déshérence. En effet, au moment de fuir leur patrie, le père et la mère de famille avaient déjà chacun un âge avancé. De toute évidence, Monsieur B. est physiquement diminué à cause de son âge puisqu'il est obligé de se déplacer en fauteuil roulant. Lui-même l'atteste lorsqu'il reproche à son fils cadet et à sa vielle épouse leur souhait de le voir mort : « *Vous rêvez tous de me mettre au frais/ surtout la vieille et toi/ le vieux dans le frigo…* » (p.13). Par ailleurs, leurs deux enfants n'ont pas été préparés à assurer la relève puisqu'aucun d'eux ne travaille. Ils ont été élevés dans la facilité et avaient tout à leur disposition. Aucun d'eux n'a été préparé à assurer la relève après le père. Tous habitués à la facilité, aucun d'eux n'a le sens des affaires ; bien au contraire, chacun cherchait par tous les moyens à s'accaparer une grande part de l'argent accumulé par leur père, pour des jouissances éphémères. Cet héritage familial ne pouvait qu'être gaspillé dans la mesure où aucun membre de la famille de Monsieur B. n'était préparé à en faire un bon usage. Aucun de ses enfants n'a appris à travailler ; ils ne savent que dépenser l'argent que leurs parents leur remettaient.

Finalement, la mort de toute la famille de Monsieur B. est l'occasion inespérée pour le domestique Pisar de jouir des biens de son ex-patron. Même si cela ne faisait pas partie des plans de Monsieur B. et de sa famille, le domestique a tout de même préparé son coup. Étant au service de la famille depuis longtemps, il a su que le moment était favorable pour réaliser son rêve après la mort de tous les héritiers légitimes (la femme et les deux enfants). Il ne restait que le vieil homme inoffensif à abattre froidement, loin de tout regard pour avoir le champ libre de devenir riche à son tour et se venger pour toutes les frustrations que lui avaient infligées de leur vivant, Monsieur B. et sa famille. Ainsi toute la fortune qui faisait la puissance de cette famille est restée après elle, entre les mains d'un roturier parce qu'elle ne pouvait pas l'emporter dans l'au-delà. C'est donc en vain que Monsieur B. s'est sali les mains pour accumuler richesse sur richesse.

## Conclusion

Le regard critique porté sur la société occidentale par le théâtre de Philippe Braz, épingle les travers du capitalisme. Il embouche la trompette de la condamnation pour donner le verdict du procès d'un système économique dont les fondements ont des relents misanthropiques. Malgré son triomphalisme apparent, le capitalisme, parce qu'il n'est pas inclusif, reste un véritable géant aux pieds d'argile. En prônant l'individualisme, l'impunité et les inégalités sociales, le capitalisme ne se centre plus sur l'humain, faisant ainsi le lit pour des crises sociales plus accentuées. Philippe Braz, à travers *Off-shore*, peint un tableau pathétique et risible à la fois, des conséquences d'une société inégalitaire où ceux qui sont privés de justice, finissent par être tentés de se rendre eux-mêmes justice. Cette pièce qui expose sur sa scène « le drame de la vie » (Sarrazac), se positionne comme un renouvellement dramaturgique à même d'interpeller la société contemporaine à reformer le système capitaliste en lui donnant un visage humain. À l'aune de tous ces reproches, l'auteur appelle de tous ses vœux, l'avènement d'une société post-capitaliste où les valeurs humanistes seront au cœur de toutes les préoccupations.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628

## Références bibliographiques

**Corpus**

Braz, Philippe (2005). *Off-Shore*. Limoges : Le bruit des autres.

**Articles et ouvrages**

Richert, Fabien. *La critique de la valeur à l'ère du sémiocapitalisme*,

——. http://www.revuecygnenoir.org/numero/article/critique-valeur-semiocapitalisme. Consulté le 13/05/2021 à 13h.

——. https://livre.fnac.com/a2399724/Karl-Marx-Le-Capital

Bradby, David (1990). *Le Théâtre français contemporain*. Lille : Presses Universitaires de Lille.

Combemale, Pascal (2010). Introduction à Marx. Paris : La Découverte, collection « Repères ».

Couprie Alain (2009). *Le théâtre, texte, dramaturgie, histoire, 2e édition*. Paris : Armand Colin.

Nietzche, Friedrich (1994). *La naissance de la tragédie*. Paris : Le livre de poche.

Ryngaert Jean-Pierre et al (2006). *Le personnage théâtral contemporain : décomposition, recomposition*. Paris : éditions Thé trales.

Sarrazac, Jean-Pierre (1999). *L'avenir du drame*. Paris : Circé / Poche.

Published in : B. Ambassa Fils (dir.), *Figurations de l'humain dans la littérature et le cinéma contemporains. Visages, défis et enjeux d'une imagination à la dérive - Revue Mosaïques - Hors-série numéro 7*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004628, doi : 10.17184/eac.9782813004628